

GILLETTE EN BOURGOGNE — ACTE 3

Bourgogne — France
ACTE 3 — La dernière vendange

Les histoires ne sont jamais les mêmes, parce que les moments où elles se rencontrent ne sont jamais les mêmes. Les lieux changent. Les saisons changent. Les gens changent. Et quand des femmes croisent leur chemin, les prédictions perdent toute valeur.

J'ai raconté cette histoire il y a quelque temps. Aujourd'hui, je veux la raconter de nouveau avec plus d'intensité, presque comme une conversation avec moi-même — un appel de la mémoire, une voix qui continue de frapper à la porte du temps, pour me rappeler non seulement ce qui a été, mais peut-être ce qui pourrait encore être.

ACTE 3 — LA DERNIÈRE VENDANGE

Avec Sabine à mes côtés, l'avenir ne semblait plus lointain.

Il était devenu un lieu.

Je regardais les vignes et j'imaginais de nouvelles saisons. Je pensais à mes enfants, à leurs enfants, et à ce qui pourrait rester quand je n'aurais plus la force de parcourir le domaine à cheval. Pendant de longues années, j'avais couru après le travail.

Les responsabilités.

Les défis.

Les résultats.

J'avais traversé des pays, bâti des entreprises, connu des victoires et des défaites.

Pourtant, la sérénité semblait avoir choisi ce coin de Bourgogne et la femme que le temps m'avait rendue contre toute attente.

Sabine marchait à mes côtés parmi les vignes.

Nous parlions peu.

Passé un certain âge, on découvre que le silence dit souvent la vérité plus clairement que les mots. Les jours s'écoulaient avec une simplicité que je me souvenais à peine d'avoir jamais connue.

Le vin mûrissait lentement dans ses fûts.

Les vignes suivaient leurs saisons.

Les chevaux couraient librement à travers champs.

Mes enfants venaient plus souvent.

Et pour la première fois depuis de longues années, je regardais ma vie sans éprouver le besoin d'y changer quoi que ce soit.

Et le vin ?

Eh bien, les Romains y avaient déjà répondu.

In vino veritas.

La vérité est dans le vin.

Les masques tombent.

Les mensonges faiblissent.

Même les sentiments enfouis finissent par trouver le courage de parler.

C'est ainsi que j'imaginais ma nouvelle vie.

La Bourgogne.

Les vignes.

Les chevaux.

Sabine.

Mes enfants tout près.

Moi, parcourant les rangs à cheval, vérifiant la taille, étudiant la façon dont la lumière du soleil touchait les vignes.

Tout semblait enfin à sa place.

Et j'avais atteint l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Quatre-vingt-onze.

Un âge où un homme croit en avoir assez vu pour ne plus s'étonner de rien.

Je me trompais.

Car jamais je ne me serais attendu à entendre une autre voiture remonter la longue allée du domaine. Une autre voiture.

Une autre femme.

Un autre jeune homme.

Le véhicule ralentit et s'arrêta à quelques mètres de nous.

Je regardai Sabine.

Je regardai la voiture.

Je regardai le jeune homme qui en descendait.

L'espace d'un bref instant, j'eus le sentiment absurde que la vie rejouait une scène que j'avais déjà vécue. La femme referma la portière et resta immobile, à étudier la maison.

Puis elle me regarda.

Elle avait l'expression de quelqu'un qui n'était pas arrivé là par hasard.

L'expression de quelqu'un qui avait passé des années à chercher.

Je sentis Sabine se raidir à mes côtés.

Moi non plus, je ne pouvais pas bouger.

La femme fit quelques pas en avant.

Le jeune homme resta près d'elle.

Elle m'observa attentivement.

Trop attentivement.

Comme si elle cherchait une confirmation.

Comme si elle tentait de retrouver quelque chose dont elle avait entendu parler toute sa vie.

Enfin, elle sourit.

Un sourire doux.

Presque mélancolique.

Puis elle posa une seule question.

« Êtes-vous Ferdinando Frega ? »

Je ne répondis pas tout de suite.

La peur ne vient pas toujours de ce que nous ignorons.

Parfois, elle vient de ce que nous pourrions reconnaître.

La Bourgogne se taisait autour de nous.

Les vignes respiraient sous la lumière déclinante.

Personne ne parla.

Ni Sabine.

Ni le jeune homme.

Ni moi.

Parce qu'à cet instant, je compris quelque chose que quatre-vingt-onze années n'avaient pas su m'apprendre. La vie solde rarement ses comptes en suspens.

Elle les garde.

Les protège.

Les laisse mûrir lentement, comme le vin qui repose en fût.

Puis, au moment même où nous croyons que l'histoire s'achève, elle ouvre une porte que nous pensions scellée à jamais.

Un souvenir.

Une question.

Un regret.

Une femme.

Peut-être un fils.

Peut-être un ancien amour.

Ou peut-être une vérité qui a eu besoin d'une vie entière pour nous atteindre.

Je restai immobile.

Avec Sabine à mes côtés.

Avec cette femme devant moi.

Avec deux jeunes hommes appartenant à des histoires différentes — ou peut-être à la même.

Et pour la première fois, je n'éprouvai aucune hâte de connaître la réponse.

Parce que je compris que le destin n'était pas venu refermer le livre.

Il était venu y ajouter une page.

Et peut-être, ce soir-là, au cœur de la Bourgogne, le chapitre le plus important de tous ne faisait-il que commencer.

Ferdinando